



Etienne Daho, 44 ans, en tournée, mène sa barque depuis vingt ans, imposant ses choix, n'écoulant que son instinct.

## Un faux air doux

**"Je suis plus violent et dangereux que mon apparence le suggère. Dans la passion, il y a du danger. »**

**PHILIPPE BROCHEN** 13 NOVEMBRE 2000

### PORTRAIT

Découvrir où l'amour se love. Un refrain, un credo de vie. La plume trempée dans une eau de rose qui vire invariablement au rosse. Voilà vingt ans qu'Etienne Daho tricote ses élégantes ritournelles pop. «De la musique populaire», qualifie-t-il. Vingt ans que le Rennais est sa propre muse, et sa vie son unique puits d'inspiration. Un coup de foudre à l'endroit, une rupture à l'envers. Vingt ans qu'il scrute son nombril et gratte son journal intime, noirci de ses «mille façons d'aimer». Prêt même, selon des proches, à provoquer le chaos sentimental pour nourrir son écriture.

Car sans le lit de l'amour, sa barque, impeccablement menée, se serait échouée depuis belle lurette sur le sec. «Je ne pourrais pas écrire sur autre chose», reconnaît-il. Les faits de société, la politique...? «Je ne saurais pas.» Des fictions? «Je n'ai pas assez d'imagination.» A 44 ans, celui qui dit «mes chansons sont mes enfants» parle comme il chante : timbre doux et confident, mélodie peu rythmée, mots triés, sculptés. C'est que l'homme est le chanteur, et vice versa, comme dirait sa Suzy d'Epaule Tadoo. La chanson, sa catharsis : «Oui, c'est une soupape. C'est la seule manière pour moi de faire sortir les choses. Sans elle, je ne serais sans doute plus là.»

Le côté clair-obscur de sa personnalité timide et fragile s'imposait déjà sur ses premières pochettes. Pour l'album initial (Mythomane), un portrait-reflet dans un miroir. Sur le deuxième (La Nuit, la Nuit), les artistes photographes Pierre et Gilles avaient façonné un bellâtre en marinier, façon Querelle de Brest, avec un perroquet sur l'épaule. «Pour nos vies martiennes», la peinture de Guy Pellaert situait Daho, seul et hagard, dans une fête foraine. Sur Paris ailleurs, un visage ultragranulé et pansé de timbres, pour surligner la douleur. Jusqu'au dernier Corps et armes, où seuls les contours de son profil apparaissent. C'est un artiste «insaisissable, déstabilisant, il te fait douter de toi», se désolent nombre de photographes qui ont tenté de s'emparer de son image. Crainte de se livrer, d'être dénudé: paradoxal pour un homme qui a choisi de faire de sa vie une vitrine et son fonds de commerce. «J'étais faussement léger à mes

débuts. C'était ma réponse à l'anxiété, au malaise, reconnaît-il. Je ne m'aimais pas, je ne me trouvais rien. Chaque exhibition était une torture. Mais petit à petit, grâce à la musique, j'ai appris à m'ouvrir. Elle m'a sauvé.»

On l'a cru vaporeux. «Fleur bleue», se navre-t-il. Car vu par Daho, Etienne est un «écorché vif», qui insiste : «Je suis plus violent et dangereux que mon apparence le suggère. Dans la passion, il y a du danger.» Aujourd'hui, il affirme en avoir fini avec ses «fantasmes». «Même si je revendique encore le fait de ne pas aller bien. Il faut savoir laisser exploser ses émotions. Il m'est arrivé de me sentir désespéré.» Comme en 1994, épuisé par une longue tournée et brisé par une rumeur qui lui prête un sida, puis la mort, il fuit Paris (qu'il habite de nouveau) et prend Londres comme bouclier. «Au départ, cette vie était joyeuse. Et puis, on a fini par choisir à ma place sur le plan artistique. J'ai arrêté. Il fallait que je retrouve l'envie. Je n'en pouvais plus d'Etienne Daho.»

Aujourd'hui, il dit avoir tordu le cou au passé «plein de choses ont changé». Pourtant, le brun au caban de marin lève avec peine le voile sur une enfance bousculée. Un père, militaire envoyé en Algérie, qui abandonne le petit Etienne, 5 ans, ses soeurs et sa mère en pleine guerre. «Son départ a été occulté. Je l'ai revu à 20 ans. C'est un truc qui a fucké ma tête.» De cette ombre éteinte, il résume: «Je l'ai raté. Mais il a fallu que je pardonne. Que je dise que j'avais d'autres moyens de me construire, que j'avais assez souffert pour des fantômes inutiles. Je les ai jetés dans une grande poubelle. Mais il en reste...»

La vue du Daho d'aujourd'hui, seul, au milieu de la scène, voix devant, sans choriste ni guitare paravent, mesure bien le chemin parcouru vers l'apaisement: «Je suis en respect avec moi-même.» Tout juste tente-t-il, dans son dernier spectacle, de se protéger des regards en évitant un halo trop puissant. Car l'homme est une sorte de passe muraille. Prudent, réservé, secret. Une savonnette pour qui veut s'en saisir. Un professionnel : «Je le connais depuis vingt ans, et nous sommes très proches. Etienne est un très bon copain, mais je ne peux pas dire que c'est un ami.» Franck Darcel, complice rennais de la première heure : «Il cache son jeu. Il y a des choses qui ne transparaissent jamais. C'est ce qui le rend imprévisible. Il est toujours difficile de savoir ce qu'il ressent fondamentalement. C'est un vrai solitaire.» L'intéressé pense que «la sincérité, c'est très important chez les autres». Mais moi, je me demande si je le suis assez. C'est le noeud de mes tourments : la confusion de ce qu'on renvoie, des messages pas clairs. Etre dans la confusion, c'est être malheureux.»

Si la timidité des débuts semble s'être progressivement muée en assurance artistique sa voix a pris du muscle , Daho a toujours été déterminé à diriger sa carrière avec autorité. «Il s'est toujours donné les moyens de réussir ce qu'il entreprend, témoigne un vieux compère musical. Il a une idée très précise de ce qu'il veut obtenir. Et tout tourne autour de lui. Ça a toujours été comme ça.» Chez Virgin, sa maison de disques: «On n'a jamais pu lui faire faire quelque chose qu'il ne voulait pas. Ses pochettes, c'est lui qui les a imposées.» L'intéressé estime avoir «écouté [son] instinct».

Il faut le voir sur les planches de l'Agora, à Evry, où il dirige le rodage du spectacle qu'il donnera du 14 au 19 novembre à l'Olympia, puis en tournée, s'interrompre à deux reprises pendant Duel

au soleil et fustiger le guitariste: «Moins vite!» «Je ne suis pas arrivé jusque-là pour m'emmerder à faire des choses qui ne me conviennent pas», se justifie-t-il. Franck Darcel se souvient de leurs quatre années de collaboration : «Il y a toujours eu moyen de travailler avec Etienne, mais pas de le faire fléchir. Et ça marche: il retombe toujours sur ses pieds.» Il a les facilités de celui qui compose de tête, sans instrument. L'assurance de celui qui au jour de sa première maquette, savait exactement ce qu'il voulait. Etienne Daho l'explique: «J'ai dû être adulte très vite, par la force des choses. Il a fallu que je serre les poings et me dire "tout va bien".»

Tout a commencé en 1979, quand, étudiant en licence d'anglais, il organise un concert avec les Stinky Toys... pour pouvoir rencontrer son leader, Jacno. Il lui fait écouter une maquette. Et Jacno produit Mythomane. «Je suis arrivé en petit Rastignac, avec l'atout de savoir instinctivement ce qui me convenait.» A la sortie de ce premier album, il repasse «peut-être douze fois» devant la vitrine d'un disquaire rennais, où sa pochette est affichée. Avant d'être à l'affiche des Transmusicales, en 1980, «ma seconde naissance». Vingt ans plus tard, il ose des mots quasi mystiques: «J'ai été choisi. Les choses se sont mises en place contre mon gré. Il a fallu que je m'y fasse. Je ne crache pas dessus. Car cela n'arrive pas comme ça. Il faut de la conviction. Je sais que je suis au début de mes possibilités.» Dans une ultime bouffée de blonde, il glisse: «J'aime bien l'idée qu'une de mes chansons ait pu aider quelqu'un dans sa vie.» Et de se reprendre, sa phrase à peine achevée: «Mais je sais que je fais juste des chansons, je n'ai pas inventé de vaccin.» Conscient d'avoir été pris en flagrant délit de nombrilisme.